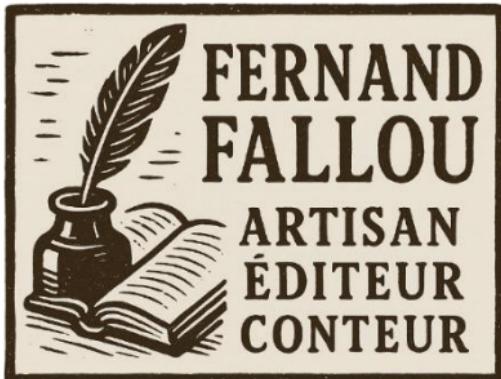


RÉCIT – FANTASTIQUE



LA DAME DE COEUR

ISBN : 978-2-9555184-6-5

Collection A6 V1

Numéro 5

contact@lotonome.fr

fernand.fallou@lotonome.fr

Site web : <https://www.lotonome.fr>

LA DAME DE CŒUR

Fernando prit deux gros verres à vin, des ballons de douze centilitres, une bouteille de Gamay et alla voir son copain Alfred Lamoureux, un ami d'enfance aujourd'hui décédé.

Il boitait légèrement. Un vieux match de foot... du temps où il avait vingt ans, le temps des filles...

Il posa les verres sur la tombe de son ami, les remplit, les souleva, les

choqua comme s'ils étaient deux pour trinquer, reposa le verre d'Alfred et but la moitié du sien en disant :

-- Salut Alfred ! Santé !

Il s'assit sur la tombe et entama, comme chaque jour, un long monologue de banalités dont il faisait les demandes et les réponses à la place d'Alfred.

-- Il ne fait pas beau aujourd'hui...

-- ...

-- Tu crois ? Je ne pense pas que le vent va se lever !

-- ...

-- Nous verrons, mais tu triches, t'es plus près des secrets du ciel...

-- ...

-- Mais je vais t'écouter, tout de suite après l'apéro, je vais coucher les urnes qui risquent de tomber.

Ces discussions étaient devenues pour lui une réalité. Il n'inventait pas les réponses d'Alfred, elles venaient toutes seules dans sa tête. Il était sûr que c'était Alfred lui-même qui les soufflait à son esprit. Ils avaient tellement de souvenirs en commun, depuis l'école jusqu'au régiment, et même après. De plus, ils avaient été tous les deux le mari de la même femme, Magali, qui les avait quittés chacun à leur tour sans leur faire d'enfant. Fernando avait été le premier mari de Magali et un jour, au bout d'une dizaine d'années, elle s'était sauvée avec Alfred. Leur union dura à peine deux ans. Elle quitta Alfred pour aller faire des fromages avec une autre femme dans les montagnes du côté de Perpignan.

Depuis, c'était leur principal sujet de conversation. Alfred était mort dans un accident de mobylette un soir où ils avaient trop bu de Gamay. Fernando était resté seul. Il avait toujours pensé qu'elle était partie parce qu'il boitait.

- Tu te souviens, elle ratait systématiquement les endives au jambon. Ça baignait dans la flotte.
- ...
- Oui, ça c'est vrai, j'aurais jamais dû mettre un petit bateau en plastique dans son assiette.
- ...
- C'était drôle, c'est sûr, mais c'est pour ça qu'elle est partie ! Comme on dit, c'est comme pour le Titanic, le glaçon de trop ! Ha, ha ! C'est comme la grosse goutte d'eau qui fait déborder le vase !

-- ...

-- Oui, c'est vrai, je l'ai trompée quelquefois, mais c'était juste pour le sexe ! C'est elle que j'aimais !

-- ...

-- Tu n'as pas à te plaindre, quand elle est partie, c'est chez toi qu'elle s'est réfugiée.

-- ...

-- Si ça se trouve, vous étiez déjà amants à cette époque-là ? Je le saurai jamais. Toutes les fois où tu me servais d'alibi, vous ne pouviez pas trouver mieux pour vous voir.

-- ...

-- Si elle me l'avait demandé, je lui aurais dit qu'avec toi, elle allait perdre sa liberté ! C'est tout juste si tu n'appliquais pas la charia chez toi !

-- ...

-- Elle n'est pas restée longtemps, c'est sûr, c'était une femme indomptable ! Oui, une Espagnole, fougueuse et insoumise ! Pas une de celles qui passent leur vie dans leur cuisine !

-- ...

-- ...

-- Que penses-tu qu'elle soit devenue ?

-- ...

-- Comment ça, tu ne sais pas ? De là où tu es, tu peux tout savoir. Cherche-la, trouve là, et donne-moi de ses nouvelles ! Il y a des soirs où je pense que tu sais où elle est et que tu ne veux pas me le dire !

-- ...

-- Tu m'énerves, j'aimerais tant savoir ce qu'elle devient ! Si elle bosse ? Si elle a refait sa vie ? Avec qui ?

Son verre était vide. Il but celui d'Alfred d'un trait, ramassa les deux verres et la bouteille...

-- Bon, faut que j'y aille. Tu as encore raison, le vent se lève !

Les parents de Fernando étaient venus du Portugal pour travailler. Leur but était de gagner assez d'argent pour retourner au pays et se faire construire une maison. Mais ils avaient fini par faire leur nid en France et étaient restés.

Fernando, qui ne connaissait que la France, suite à ce fameux match de foot dont seuls Alfred et lui se souvenaient encore, avait erré de petits boulot en petits boulot pour finir comme gardien de ce cimetière.

Il aimait son travail et le prenait très à cœur. Les allées étaient toujours

propres. Il ramassait les feuilles au fur et à mesure qu'elles tombaient. Il nettoyait et fleurissait les tombes de ceux qui n'avaient jamais de visites.

Il veillait à tenir à la disposition des visiteurs des fontaines, des arrosoirs, des petites pelles et des poubelles propres et exploitables.

Cette propreté et cette organisation, qui semblaient capter le moindre rayon de soleil et l'amplifier, engendraient une sensation de silence, de calme et de paix dans l'esprit de tous les visiteurs.

Fernando connaissait tous ses hôtes, les appelait par leur nom et parlait avec eux. Il était convaincu qu'ils étaient là ! Qu'ils l'entendaient et soufflaient dans sa tête les réponses à ses questions.

Il avait connu certains de ses locataires de leur vivant, les relations avec ceux-là étaient plus faciles.

Avec les autres, il attendait une bonne année ou deux avant d'aller leur parler. Histoire qu'ils aient le temps de s'accoutumer à leur nouvelle vie. Et puis, au début, en général, ses nouveaux venus avaient fréquemment des visites et des fleurs. Il n'allait pas souvent dans ces quartiers pour ne pas déranger ses résidents et leurs visiteurs.



En réalité, Fatima s'appelait Brigitte, et pour qui savait regarder sous son maquillage et son accoutrement fantasque et extravagant, c'était une très belle femme de 35 ans.

Elle était, ou prétendait être, voyante.

Elle vivait seule et se morfondait au quatrième étage d'un immeuble de cité en banlieue parisienne, attendant ses rares clients.

Un jour, un homme d'une quarantaine d'années sonna à sa porte. Elle vit immédiatement qu'il était différent des clients qu'elle avait l'habitude de voir. Elle était très psychologue.

Il ne venait pas pour connaître son passé ou son avenir, ni pour faire revenir une maîtresse frivole ou pour qu'il arrive malheur à l'un de ses créanciers voraces. Non, il venait par curiosité, juste pour savoir s'il y avait quelque chose de vrai derrière tous ces gens qui prétendaient connaître l'avenir ou dialoguer avec les morts. Histoire de ne pas mourir idiot.

L'appartement était petit et sombre. Des tentures couvraient les murs et des bougies brûlaient un peu partout, créant une ambiance étrange et mystérieuse, imprégnée d'une odeur d'encens.

Elle lui fit signe de s'asseoir sur une chaise, juste en face d'elle, de l'autre côté d'une table rectangulaire recouverte de draperies finement

brodées représentant des motifs géométriques cabalistiques. Sur la table, il n'y avait qu'une boule de cristal et un bougeoir dans lequel brûlait une bougie parfumée.

Il n'avait rien dit. Elle non plus.

Elle prit un jeu de tarot et l'étala devant lui. Il comprit qu'il devait tirer une carte. Elle se demanda : « Qui est-il ? » Il tira l'Empereur, une belle carte représentant un roi tenant un sceptre, assis sur un trône. “Bon signe : un roi, un prince, un chevalier. Bon, juste, généreux et fort ! Un dirigeant, un leader.”

Elle l'observa. C'était vrai qu'il était beau. Brun de la tête jusqu'au dos de ses puissantes mains, de larges épaules, une fossette au cœur du menton et un sourire agréable.

Elle lui fit signe de tirer une autre carte.

Il tira l'Étoile, une carte représentant une femme nue versant de l'eau à l'aide de deux jarres dans une rivière sous un ciel constellé d'étoiles. “Une femme... et qui de plus, est nue. Une histoire d'amour va bientôt commencer.”

Son cœur se serra. Elle ne connaissait pas cet homme, pourtant elle ressentit un pincement de jalousie en pensant à l'histoire qui l'attendait. Elle qui s'ennuyait, seule, tout au long des jours gris qui s'égrenaient lentement dans sa vie.

Il tira une autre carte : le Chariot, un roi dans son char, tiré par deux chevaux. “Cette histoire va durer.”

Puis le Diable : un être mi-homme, mi-femme, cornu, ailes de chauve-souris déployées, flanqué de deux diablotins aux formes efféminées ayant la corde au cou. «Ce sera une histoire d'amour physique, passionnelle.”

L'Impératrice suivit. Une reine splendide, vêtue d'une robe finement brodée, blason, sceptre et couronne, assise sur son trône dans un palais majestueux. “Mais aussi une histoire de cœur, avec une femme belle, intelligente, douce et sensible. Une dame de cœur.”

Enfin, il tira la Maison Dieu : deux personnages, dont l'un est couronné, tombant d'une tour royale. Elle plissa les yeux. “La mort. La mort par amour.”

Ses mains se mirent à trembler.
Pour la première fois, elle parla :

-- Excusez-moi, j'ai fait une erreur...

Elle recommença. Il tira les mêmes cartes. Elle ne savait plus quoi dire, que lui dire. Inexplicablement, elle ressentait un sentiment de sympathie pour cet homme. Elle ne voulait pas de cet avenir. Elle douta de ses cartes.

Puis elle lui tendit la main, lui demandant en pensée de lui donner sa main gauche. Il la lui donna.

Dès que leurs deux mains se touchèrent, la flamme de la bougie se mit à vaciller frénétiquement, étrangement. La boule de cristal se recouvrit de buée, comme si ces deux instruments divinatoires n'étaient pas

d'accord avec ce contact, comme si elle voulait les prévenir d'un danger.

Elle lâcha sa main brusquement.

La flamme de la bougie se calma. La boule redevint transparente. Mais en elle, quelque chose s'était brisé.

Elle avait été surprise, très surprise, par cette réaction. Elle ne l'avait jamais vécue. Elle ne comprenait pas. Elle recommença. La flamme et la boule aussi. Elle supporta cet étrange phénomène avec un malaise grandissant au creux de son ventre et regarda la main. Ligne de vie courte. Elle la lâcha. Tout redevint calme, sauf dans sa tête et son cœur. Elle ne voulait pas. Elle ne voulait pas lui dire ce qu'elle voyait.

Des gouttes de sueur commencèrent à perler sur son front.

Elle rougissait sous son maquillage, ses mains tremblaient, son corps tout entier vibrait. Elle reprit les cartes, fit n'importe quoi, dit n'importe quoi...

Il la regardait. Il n'avait rien dit d'important depuis le début. Il était conscient de son trouble.

Alors il la démaquilla par la pensée et vit à quel point elle était belle : ses beaux yeux noirs, ses lèvres fines et sensuelles, ses joues qui rougissaient sous son regard. Elle lui plut. Alors, toujours par la pensée, il lui enleva son turban et libéra une magnifique chevelure rousse, puis il lui enleva ce châle qui lui donnait l'apparence d'une fée ou d'une sorcière, peut-être des deux à la fois.

Elle sentait qu'il la déshabillait. Elle ne voulait pas, mais elle ne pouvait rien faire. Il lui enleva son chemisier et son soutien-gorge. Elle avait une extraordinaire poitrine. Ses deux seins gonflés comme des appâts irrésistibles pour la bouche ou pour les mains, le mirent en émoi. Il s'en délecta par la pensée. Ses joues étaient devenues écarlates. Son esprit refusait cet attouchement, mais tout son corps le souhaitait. Elle bafouillait des mots incompréhensibles entre le oui et le non, mais il ne l'écoutait pas.

Il lui prit la main en la regardant dans les yeux. La bougie et la boule recommencèrent leur manège avec encore plus de violence comme si tout à coup, la tempête et le froid étaient rentrés dans la pièce.

Comme il avait approché son bras de la bougie, elle commença à lui brûler sa veste. Il l'éteignit. Il tenait à cette veste, mais en cet instant, cela n'avait plus d'importance. La bougie se ralluma toute seule et la flamme gesticula comme si elle était au cœur d'une tempête. Ils ne s'étaient même pas encore embrassés. Ils ne savaient même pas comment ils s'appelaient, mais le miracle de l'amour s'était accompli. Ils étaient amoureux l'un de l'autre. Ils étaient devenus invincibles, indestructibles, intouchables.

Il la prit dans ses bras, et l'embrassa. Ils devinrent amants en cet instant.

La bougie vaincue retrouva son calme et la boule sa transparence.

Elle lui offrit une affreuse écharpe mauve pour cacher les brûlures de sa veste en lui disant en riant, qu'avec une écharpe pareille, elle le reconnaîtrait de loin, de très loin où qu'il soit !

Dès lors, ils ne se quittèrent plus. Elle oublia et ne lui révéla jamais ce que lui avaient dit les cartes et les lignes de sa main. Ils vécurent le parfait amour pendant plusieurs mois.

Un jour donc, un jour merveilleux comme tous les jours depuis ce jour, pour des raisons bêtes comme c'est toujours le cas dans ce genre d'accident.

Une bougie mit le feu à une tenture, sans doute parce qu'elle était trop près, et l'appartement s'embrasa alors qu'ils étaient en train de faire l'amour.

Le feu se propagea à une vitesse inouïe, et ils n'eurent d'autre solution, malgré le danger que cela représentait, que de sauter par la fenêtre dans le store ouvert du voisin du dessous, qui était malheureusement absent.

Ils sautèrent. Le store résista dans un premier temps, puis commença à se déchirer inexorablement. Ils étaient trop lourds. Elle comprit immédiatement : il allait sauter pour la sauver. Elle se rappela les cartes, les lignes de sa main. Elle ne lui laissa pas le temps de le faire. Elle l'aimait assez pour se sacrifier, elle voulait conjurer le sort, être plus forte que la destinée.

Elle était plus près du bord que lui.

Il tenait la barre du store et elle était accrochée à son affreuse écharpe mauve. Elle lâcha l'écharpe et se tua.

Il fut sauvé.



Au début, il était là tous les matins dès l'ouverture du cimetière. Il passait sa journée à nettoyer la pierre brillante de marbre, à la fleurir de fleurs fraîches aux couleurs flamboyantes, et à pleurer sa dulcinée. Le soir, à la fermeture, il rentrait chez lui, mangeait peu, comme un oiseau, buvait un verre d'eau, se couchait et attendait avec hâte le lever du jour pour retourner auprès d'elle.

Un jour qu'il s'était endormi sur la tombe, Fernando, qui venait peu dans ce nouveau quartier, referma le portail du cimetière sur lui. Il passa sa première nuit dans cet endroit magique et angoissant.



Autour de lui, rien ne bougeait. Pas un bruit, même pas un cri d'oiseau. Seul le bruissement du vent dans les feuilles des arbres révélait le silence nocturne, accompagné de son cortège de doutes et de frayeurs.

Il y avait dans sa tête, un brouhaha indéfinissable. Comme la rumeur d'une fête foraine ou d'une guerre.

Comme des cris, des rires ou des pleurs qui s'échappaient du vacarme d'une ville en flammes. Des flammes qui tomberaient du ciel, en quartier dans la campagne qui s'enflammerait à son tour.

Un incendie gigantesque. Des champs, des arbres, des immeubles, des maisons brûlent. Des hommes et des femmes, tels des torches humaines, courent dans tous les sens, transportant l'incendie au gré de leurs folles trajectoires.

D'autres, moitié humains, moitié squelettes, en lambeaux de chairs et d'os dansent dans les feux follets qui apparaissent et disparaissent partout, ça et là sur une musique cacophonique macabre comme dans une bacchanale

fantastique où personne ne saurait qui sont les amis ou les ennemis, s'ils font la guerre ou s'ils font l'amour.

Des cris des pleurs, des gens qui se battent dans un magma d'insultes et d'injures blasphématoires, et d'autres qui se cachent dans le silence.

Des têtes toutes seules qui crient de peur ou de douleur, d'autres aux regards méchants montrent les dents, cherchent à mordre. Des poings fermés qui veulent frapper, des mains tenant couteaux, marteaux et autres instruments contondants, et d'autres qui cherchent un cou à étrangler. Des jambes toutes seules qui en poursuivent d'autres qui fuient on ne sait où ni pourquoi. Pourquoi. Pourquoi ?

Et encore, et d'autres visions cauchemardesques. Des fantômes hantent le moindre recoin de ses pensées.

Il était transi de peur, recroqueillé dans l'ombre d'une tombe sous la lumière d'un disque parfait de lune de kabbale. Elle était là. Elle le protégeait de cette sarabande macabre.

Elle le protégea jusqu'au petit matin !

Le lendemain, il dormit sur la tombe sans manger et sans boire toute la journée. Mais quand la nuit vint, tout recommença.

Cela dura quelques jours pendant lesquels il dépérit un peu plus à chaque instant. Jusqu'au moment, personne ne sut jamais quand exactement, du jour ou

de la nuit, il s'endormit pour toujours en embrassant une dernière fois la pierre tombale de sa bien-aimée.

Fernando le découvrit au petit matin. Il s'approcha de la tombe de cette femme qu'il ne connaissait pas. Un homme y était couché, la face contre la pierre de marbre. Il retourna le corps. Son écharpe mauve, libérée du poids de son corps, s'envola et s'accrocha assez haut dans un arbre.

Fernando n'attacha pas d'importance à l'envolée de cette écharpe mauve.

Il appela la police.



Les policiers le trouvèrent bien habillé.

Il avait un portefeuille contenant ses papiers et cent-cinquante euros.

Dans ses poches, quelques menues monnaies, un trousseau de clés et un mouchoir. Comment avait-il pu mourir de froid, de soif et de faim alors qu'il avait un appartement propre et coquet et de l'argent ?

Il avait écrit avec son doigt, dans la poussière de la pierre tombale qu'il ne nettoyait plus : « Dame de cœur, Dame de mon cœur, Je t'aime ! »

Les policiers emmenèrent le corps, qui fut récupéré par la famille et enterré quelque part, on ne sait où.



La vie reprit son cours dans le cimetière de Fernando. Doucement, au fil du temps qui passe, les nouveaux quartiers devenaient des anciens, et inversement.

Chaque fois qu'il passait près de la tombe de Fatima, Fernando levait les yeux vers l'écharpe mauve, toujours accrochée dans l'arbre, en se disant qu'un jour, oui, un jour, il irait la descendre.

Mais un matin, il ne la vit plus. Il ne pouvait dire depuis combien de temps elle n'y était plus, car cela faisait quelques jours qu'il n'était pas passé par là.

Il la chercha entre les tombes, de plus en plus loin de l'arbre, longtemps.

C'était presque novembre. La nuit, après sa conquête fulgurante du ciel, s'imposait dans les fenêtres des maisons, accompagnée du froid et du vent qui la suivaient partout.

Il posa les verres sur la tombe de son ami, les remplit, les souleva, les choqua comme s'ils étaient deux pour trinquer, reposa le verre d'Alfred et but la moitié du sien en disant :

-- Salut Alfred ! Santé !

Il s'assit sur la tombe et entama, comme chaque jour, son monologue de banalités avec Alfred.

-- Brrr, il fait frisquet ce soir...

-- ...

-- Tu crois ? Je ne pense pas que le vent va souffler plus fort cette nuit.

-- ...

- Des fois, je me demande ce que tu fous
dans le ciel, t'as rien à foutre et t'es
pas foutu de savoir quel temps il
va faire...

-- ...

-- De toutes façons, j'ai couché toutes les
urnes, tous les vases, tous les
bibelots qui risquaient de tomber.

-- ...

-- Tu ne dis rien, je sais pourquoi : tu es
nostalgique !

-- ...

-- Il fait exactement le même temps que
le jour où tu as eu ton accident.

-- ...

-- Ah, ça c'est sûr, tu avais trop bu !

-- ...

-- Non, je ne te laisserai pas dire que je
te souhaitais toutes les semaines en
espérant que tu aies cet accident.

-- ...

-- Mais non, je n'étais pas jaloux que tu aies épousé ma femme. Ça faisait un bail que nous étions divorcés ! Et puis, au bout de deux ans... elle t'a largué comme moi... Moi, j'ai tenu cinq ans !

-- ...

-- Quand tu as eu cet accident, ça faisait déjà onze ans qu'elle t'avait quitté. Et moi treize ans ! On n'est pas jaloux treize ans après ! Et d'abord, je buvais autant que toi !

-- ...

-- C'est vrai, moi, j'étais chez moi. Je n'avais pas, comme toi, à rentrer à mobylette dans la nuit, par ce mauvais temps.

-- ...

-- Tu te rends compte qu'aujourd'hui, ça fait vingt ans qu'elle est partie ? Ces vingt ans sont passés aussi vite

qu'une petite semaine. Pour moi,
c'est comme si elle était partie la
semaine dernière ! J'ai toujours
pensé qu'elle reviendrait.

-- ...

-- ...

-- ...

-- Je suis sûr que tu sais où elle est !
Mais tu ne veux pas me le dire.
C'est toi qui es jaloux !

-- ...

-- ...

-- Faute de me dire ce qu'est devenue
notre femme, tu ne saurais pas où
est passée l'écharpe, celle qui était
accrochée dans un arbre là-bas, au
fond du cimetière ??

-- ...

-- Il est venu la récupérer... Non, ça, ce
n'est pas possible !

-- ...

-- Et pourquoi ? Qui serait venu la récupérer ?

-- ...

-- C'est pour qu'elle le reconnaisse...

-- ...

-- Tu dis n'importe quoi ! C'est le vent qui l'aura emportée, tout simplement !

-- ...

-- Mais non !



Il vida ce qui restait de son deuxième verre de vin, engloutit dans la foulée le deuxième verre d'Alfred et partit en titubant, bafouillant son soliloque.

-- Mais non, Alfred... Y a des soirs où tu dis que des conneries !

FIN

Fernand Fallou

**Écrit le 22 juin 1997
1997-A6-La dame de coeur-39
Collection A6 V1**

Déjà parus du même auteur

- 1 - L'amphore
- 2 - L'ours
- 3 - La décision
- 4 - L'étoile
- 5 - La dame de cœur
- 6 - Le Fantôme
- 7 - L'escalier
- 8 - Le maçon
- 9 - Big Bang
- 10 - Le chat
- 11 – Germaine
- 12 - Charlotte
- 13 - ADN
- 14 - Gargaragadesh
- 15 - Karacté Couscass
- 16 - Le talisman
- 17 - La cafetière
- 18 – Soliloque
- 19 - La dorlotteuse
- 20 - Le mont Tombe
- 21 - Le Noël de Dracula
- 22 - L'Accabadora
- 23 - On a tué le père Noël

- 24 - Marinette
- 25 - Le jeune homme et la pute
- 26 - Élucubrations originelles
 - 27 - Le sosie
 - 28 - La fuite à varennes
 - 29 - Joyeux Noël
- 30 - Noël sur les champs Élysées
 - 31 - Le fou
 - 32 - Lettre au père Noel
 - 33 - Le poulbot
 - 34 - Irène

**Du même auteur
À paraître prochainement**

La longue histoire
Le paroli
Contrariété
La belle au bois dormant
L'homme qui voulait arrêter le temps
Le don
Salers
Turlututu
La dot
La clef